

**LA CLOCHE DE DÉTRESSE : COMPARAISONS DES TRADUCTIONS du début du roman**

<p><b><i>The Bell Jar</i></b>, Ed. Heinemann, Londres, 1963 Le texte original en ligne ici : <a href="http://letters.to.stephanie.gportal.hu/portal/letters.to.stephanie/upload/745843_1406744742_07068.pdf">http://letters.to.stephanie.gportal.hu/portal/letters.to.stephanie/upload/745843_1406744742_07068.pdf</a></p>	<p><b>Traduction de Michel Persitz</b>, Denoël 1972, Gallimard 1987, <a href="#">Gallimard Imaginaire</a> 1993 En ligne ici : <a href="https://livre1.com/lis/la-cloche-de-detresse/c">https://livre1.com/lis/la-cloche-de-detresse/c</a></p>	<p><b>Traduction révisée par Audrey van de Sandt</b> <a href="#">Œuvres</a>, Gallimard, Quarto, 2011</p>	<p><b>Traduction révisée par Caroline Bouet</b> <a href="#">La Cloche de détresse</a>, Denoël 2014</p>
<p>It was a QUEER, sultry summer, the summer they electrocuted the Rosenbergs, and I didn't know what I was doing in New York. I'm stupid about executions. The idea of being electrocuted makes me sick, and that's all there was to read about in the papers – goggle-eyed headlines staring up at me on every street corner and at the fusty, peanutsmelling mouth of every subway. It had nothing to do with me, but I couldn't help wondering what it would be like, being burned alive all along your nerves.</p> <p>I thought it must be the worst thing in the world.</p> <p>New York was bad enough. By nine in the morning the fake, country-wet freshness that somehow seeped in overnight evaporated like the tail end of a sweet dream. Mirage-gray at the bottom of their granite canyons, the hot streets wavered in the sun, the car tops sizzled and glittered, and the dry, cindery dust blew into my eyes and down my throat.</p>	<p>C'était un été étrange et étouffant. L'été où ils ont électrocuté les Rosenberg. Je ne savais pas ce que je venais faire à New York. Je deviens idiote quand il y a des exécutions. L'idée de l'électrocution me rend malade, et les journaux ne parlaient que de ça. La « Une » en caractères gros comme des boules de loto me sautait aux yeux à chaque carrefour, à chaque bouche de métro fleurant le renfermé et les cacahuètes. Cela ne me concernait pas du tout, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander quel effet cela fait de brûler vivant tout le long de ses nerfs.</p> <p>Je pensais que ce devait être la pire chose au monde. New York était déjà assez moche comme ça. Dès neuf heures du matin la fausse fraîcheur humide et campagnarde qui s'était infiltrée on ne sait comment pendant la nuit s'évaporerait comme la fin d'un rêve agréable. D'un gris de mirage au fond de leurs canyons de granit, les rues brûlantes flottaient dans le soleil, les toits des voitures chuintaient et étincelaient, la poussière sèche et cendreuse m'emplissait les yeux et la gorge.</p>	<p>C'était un été étrange et étouffant, l'été où ils ont électrocuté les Rosenberg, et je ne savais pas ce que je venais faire à New York. Je deviens idiote quand il y a des exécutions. L'idée de l'électrocution me rend malade, et les journaux ne parlaient que de ça. La Une en caractères gros comme des boules de loto me sautait aux yeux à chaque carrefour, à chaque bouche de métro fleurant le renfermé et les cacahuètes. Cela ne me concernait pas du tout, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander quel effet cela fait de brûler vivant tout le long de ses nerfs, je pensais que ce devait être la pire chose au monde.</p> <p>New York était déjà assez moche comme ça. Dès neuf heures du matin la fausse fraîcheur humide et campagnarde qui s'était infiltrée on ne sait comment pendant la nuit, s'évaporerait comme la fin d'un rêve agréable. D'un gris de mirage au fond de leurs canyons de granit, les rues brûlantes flottaient dans le soleil, les toits des voitures bouillaient et étincelaient, la poussière sèche et cendreuse m'emplissait les yeux et la gorge.</p>	<p>C'était un été étrange et étouffant, l'été où ils ont électrocuté les Rosenberg, et je ne savais pas ce que j'étais venue fabriquer à New York. Je n'y connais rien aux exécutions. L'idée d'être électrocutée me rend malade, et les journaux ne parlaient que de ça. À chaque coin de rue, à chaque bouche de métro sentant le rance et les cacahuètes, les gros titres me fixaient de leurs yeux exorbités. Cette affaire ne me concernait pas du tout, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que cela ferait de se sentir brûler vif tout le long de ses nerfs.</p> <p>Je me disais que ça devait être la pire chose au monde.</p> <p>New York était déjà assez pourri comme ça. Dès neuf heures du matin la fausse fraîcheur humide et campagnarde qui s'était infiltrée on ne sait comment pendant la nuit, s'évaporerait comme la fin d'un beau rêve. D'un gris de mirage au fond de leurs canyons de granit, les rues brûlantes vacillaient dans le soleil ; les toits des voitures grésillaient et étincelaient; la poussière sèche et cendreuse soufflait dans mes yeux et m'emplissait la gorge.</p>

<p>I kept hearing about the Rosenbergs over the radio and at the office till I couldn't get them out of my mind. It was like the first time I saw a cadaver. For weeks afterward, the cadaver's head – or what there was left of it – floated up behind my eggs and bacon at breakfast and behind the face of Buddy Willard, who was responsible for my seeing it in the first place, and pretty soon I felt as though I were carrying that cadaver's head around with me on a string, like some black, noseless balloon stinking of vinegar.</p> <p>I knew something was wrong with me that summer, because all I could think about was the Rosenbergs and how stupid I'd been to buy all those uncomfortable, expensive clothes, hanging limp as fish in my closet, and how all the little successes I'd totted up so happily at college fizzled to nothing outside the slick marble and plate-glass fronts along Madison Avenue.</p>	<p>Je continuais à entendre parler des Rosenberg à la radio et au bureau, je n'arrivais plus à me les sortir de la tête. C'était comme la première fois que j'ai vu un cadavre. Pendant des semaines, la tête du cadavre – ou plutôt ce qu'il en restait – flottait derrière les œufs au bacon de mon petit déjeuner, derrière le visage de Buddy Willard qui était responsable en premier lieu de cette découverte. Très vite j'ai eu la sensation de trimbaler cette tête de cadavre partout avec moi, au bout d'une ficelle, comme une sorte de ballon noir, sans nez, puant le vinaigre.</p> <p>Je me rendais bien compte que cet été quelque chose ne collait pas en moi. Je ne pouvais penser qu'aux Rosenberg ou comme j'avais été idiote d'acheter tous ces vêtements inconfortables et chers qui pendaient comme des poissons morts dans mon placard, ou bien comme tous ces petits succès que j'avais accumulés joyeusement au collège et qui se réduisaient à néant devant les façades de verre ou de marbre scintillant de Madison Avenue.</p>	<p>Je continuais à entendre parler des Rosenberg à la radio et au bureau, je n'arrivais plus à me les sortir de la tête. C'était comme la première fois que j'ai vu un cadavre. Pendant des semaines, la tête du cadavre – ou plutôt ce qu'il en restait – flottait derrière les œufs au bacon de mon petit-déjeuner, derrière le visage de Buddy Willard qui était responsable en premier lieu de cette découverte. Très vite j'ai eu la sensation de trimbaler cette tête de cadavre partout avec moi, au bout d'une ficelle, comme une sorte de ballon noir sans nez, puant le vinaigre.</p> <p>Je me rendais bien compte qu'il y avait quelque chose en moi qui ne collait pas cet été. Je ne pouvais penser qu'aux Rosenberg ou comme j'avais été idiote d'acheter tous ces vêtements inconfortables et chers qui pendaient comme des poissons morts dans mon placard, ou bien comme tous ces petits succès que j'avais accumulés joyeusement au Collège se réduisaient à néant devant les façades de verre ou de marbre scintillant de Madison Avenue.</p>	<p>J'entendais parler des Rosenberg à la radio et au bureau encore et encore, au point de ne plus pouvoir me les sortir de la tête. C'était comme la première fois que j'ai vu un cadavre. Pendant des semaines, la tête du cadavre – ou plutôt ce qu'il en restait – surgissait derrière les œufs au bacon de mon petit déjeuner et derrière le visage de Buddy Willard à qui je devais cette découverte. Très vite, j'ai eu la sensation de trimbaler cette tête de cadavre partout avec moi, au bout d'une ficelle, comme une espèce de ballon noir, sans nez, puant le vinaigre.</p> <p>Je me rendais bien compte que, cet été, quelque chose en moi ne tournait pas rond. Je ne faisais que penser aux Rosenberg et me répéter que j'avais été vraiment idiote d'acheter tous ces vêtements inconfortables et chers qui pendaient comme des poissons morts dans mon placard, que tous ces petits succès que j'avais joyeusement accumulés à l'université se réduisaient à néant devant les façades en verre et en marbre lisse et brillant de Madison Avenue.</p>
---	--	--	--